

GRÈCE, IRAN : la canicule diplomatique

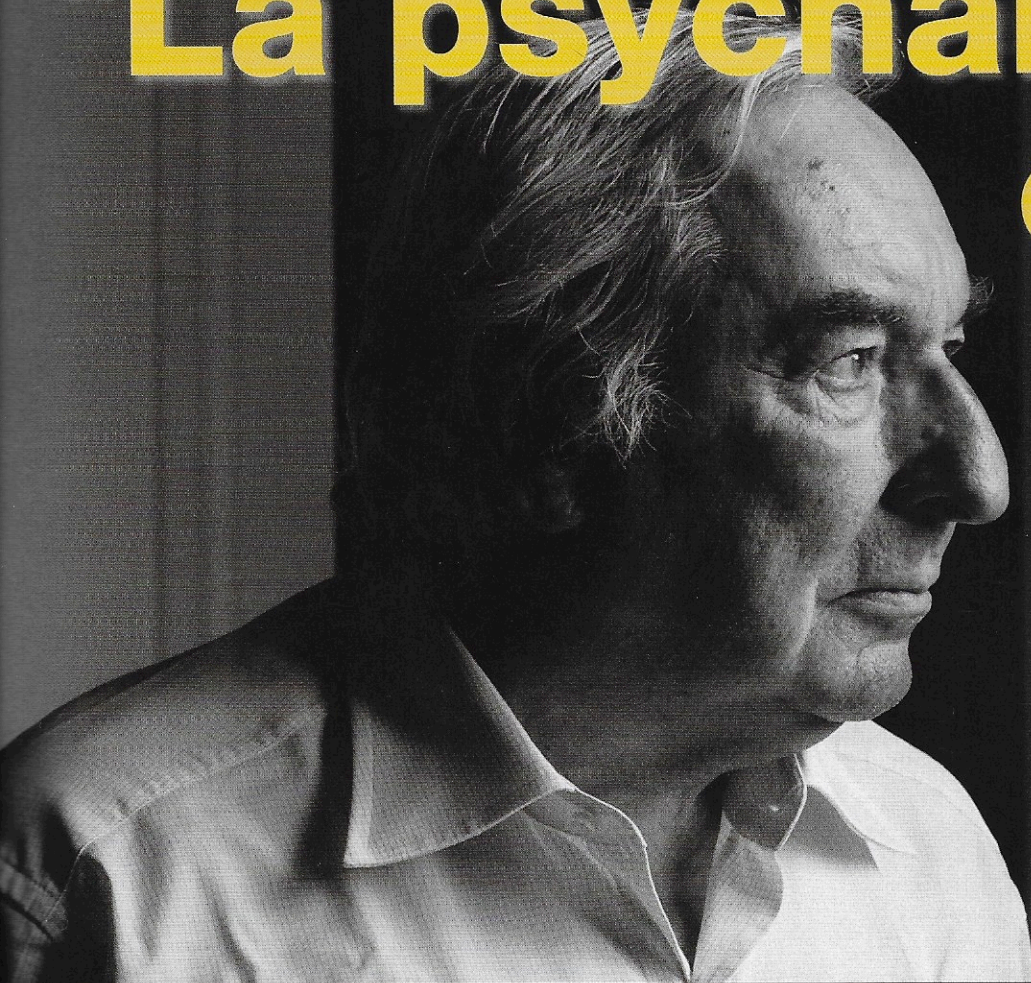
Passages

Troisième trimestre 2015

n° 184 • 15,24 €

“La psychanalyse et moi”

par Jean Clair



EXCLUSIF



DOSSIER

La Santé désaccordée

Le burn-out des médecins et la souffrance psychique des patients face à la crise



« La prévalence du réel social sur le réel psychique »

Entretien avec Charles Melman

Lena Scharling : *Depuis votre livre La nouvelle économie psychique qu'est-ce qui change par rapport à la crise actuelle?*

Charles Melman : La seule difficulté est que pour la première fois en cinquante ans d'exercice je vois des patients obligés d'arrêter leur cure pour des raisons économiques. Je n'ai jamais vu cela. C'est donc une crise sérieuse.

L.S. : *Vous mettez l'accent sur cette question : la psychanalyse est-elle capable de répondre au défi nouveau que pose la transformation culturelle à laquelle nous assistons?*

Autrement dit : qu'est-ce que la crise actuelle change alors pour le patient? La crise, c'est quelque chose que nous subissons?

C.M. : Il y a un paradoxe qui est bien connu, c'est que les gens vont généralement beaucoup mieux pendant les crises, ce qui n'implique pas de les recommander, bien sûr. Les gens vont beaucoup mieux, puisque la crise met en quelque sorte en accord le malaise intérieur et le malaise public, de telle façon qu'ils sont enfin partagés. Les troubles névrotiques sont paradoxalement soulagés en période de guerre.

L.S. : *Comment comprendre votre propos? La crise économique, et les difficultés matérielles qui s'ensuivent, procurent une sorte d'annihilation du quotidien, que celui-ci soit vécu comme bien-être ou comme mal-être? Parce que, ce que l'on soigne en psychothérapie, ce sont les difficultés de vie, cela porte sur les questions de « comment vivre ». C'est-à-dire que la crise oblige à une sorte d'aplatissement qui ramène le nécessaire primaire, que constitue une vie, au premier plan.*

Est-ce que la question de besoin de thérapie, lors des crises, n'est plus alors une affaire de psychisme de l'individu?

C.M. : Non, la crise, c'est simplement la prévalence du réel social sur le réel psychique.

L.S. : *Et ces réels, le réel social et le réel psychique, vous les distinguez? Ou, est-ce le même réel?*

C.M. : C'est le même réel, oui. Il y a un réel psychique, puis il y a un réel social, c'est du réel et rien d'autre. Si je n'ai plus d'argent dans mon porte-monnaie, c'est un réel.

L.S. : *C'est-à-dire que la question de la crise, là où l'on a l'impression que rien ne va plus, que l'idée du monde ne va plus, que c'est finalement une situation qui n'est pas si mal?*

C.M. : Oui, parce qu'un chômeur, il va à Pôle emploi plutôt que chez le psychiatre, et il a bien raison. C'est-à-dire que l'adresse de son mal est claire. Son mal ne relève pas d'un dysfonctionnement psychique, mais il relève d'un dysfonctionnement social, quel soulagement! De pouvoir s'en prendre aux autres plutôt qu'à soi-même, c'est toujours une bonne affaire.

L.S. : *En temps de crise les thérapies sont alors arrêtées...*

C.M. : ... s'il est obligé de la quitter. Ils partent en pleurant. Cela fait du bien aussi. La thérapie ne fait pas partie du système économique, mais les conditions économiques peuvent venir empêcher une thérapie. La thérapie ne participe pas à des échanges économiques.

L.S. : *Lors d'une journée consacrée à Jorge Semprun, le thème du malaise dans la civilisation était assez prévalent. Il a été dit qu'au-delà de la crise il peut y avoir la destruction de nos biens, de nos communautés.*

C.M. : Oui, cela fait marcher l'économie après. Une fois que l'on a tout détruit,

il faut reconstruire, c'est une période de développement. Donc une période de crise provoque la guerre ou détruit des villes et des infrastructures, puis après, tout le monde est heureux de vivre puisque l'on a failli mourir et que tout est à refaire. Donc c'est le développement assuré, il n'y a plus de chômage.

L.S. : *Oui, c'est bien connu. Mais comment définir cela? Est-ce que c'est donc le réel qui vient là pour occuper autrement le terrain?*

C.M. : Oui, parce que l'on supporte beaucoup mieux le rapport à une puissance qui vous veut du mal, qui veut vous détruire, que le rapport à celle qui vous veut du bien, qui veut que vous viviez. À l'endroit de celle qui vous aime : toutes les revendications. À l'endroit de celle qui veut votre mort : il n'y a que la fuite.

L.S. : *Mais où? Fuir où?*

C.M. : Je n'en sais rien? Je n'ai pas encore trouvé d'endroit. Le malaise est dans l'économie mais pas dans la culture. Les gens sont assez contents de la culture, parce qu'elle offre beaucoup, elle est ludique et pleines d'offres de satisfactions. Les jeunes adorent le monde en berne, ils n'ont qu'une envie, c'est d'y entrer.

L.S. : *Puis, les jeunes, ils ont tout?*

C.M. : Tout!

L.S. : *Il ne leur manque plus rien?*

C.M. : Non...

L.S. : *Les jeunes vivent comment la crise?*

C.M. : Dans les moins mauvaises périodes, il y a des parents qui les prennent en charge. Il le faut bien, c'est même obligé par la loi. La loi oblige les parents à prendre en charge les enfants et les enfants de prendre en charge les parents. Les enfants aiment bien rester aujourd'hui dans les

familles, c'est commode. On a le logement, le chauffage et le repas. C'est confortable.

L.S. : *Mais avant, n'était-ce pas confortable de rester chez ces parents, l'on partait ?*

C.M. : Le monde change, c'est le progrès. Ils sont entretenus. Cela ne les empêche pas d'être autonomes et de faire ce qu'ils veulent.

L.S. : *La société est face à la crise. Est-ce que l'environnement sanitaire en est affecté ?*

C.M. : L'offre de soin psychiatrique est en forte diminution, et l'État ne veut plus

former des psychiatres parce qu'ils coûtent trop cher. Donc on va aller vers la formation d'officier de santé. C'est-à-dire des infirmiers spécialisés. On va aller vers cela, c'est sûr. Et puis voir le spécialiste ou le psychiatre, cela sera un luxe. Il y a des psychiatres qui ont déjà des listes d'attente très longues. Mais peut-être que, s'il faut attendre un an pour voir le psychiatre, peut-être que cela fait du bien...

De toute façon, les gens vont beaucoup mieux quand cela va mal et ils ont d'autres soucis qu'eux même. On a plus envie de vivre quand il y a la crise.

Propos recueillis par Lena Scharling

Eh bien voilà, écoutez, voilà encore une phrase capitale : Il n'y a rien de tel que la pénurie pour goûter les saveurs.

L.S. : *Mais il y a aussi ceux qui se replient sur eux-mêmes ?*

C.M. : Pas forcément. On a plus envie de vivre quand il y a la crise. On se suicide au printemps, pas en automne.

► Melman, Charles, *La nouvelle économie psychique, La façon de penser et de jouir aujourd'hui*, Paris, Édition Humus, 2009.

Constater, réfléchir et choisir

Dans ce livre, Charles Melman discerne l'actualité, d'abord, à partir du *Malaise dans la culture* de Freud. Vous nous rappelez que pour Freud la malaise relevait d'un refoulement du sexuel trop sévère et que la solution c'était de lever ce refoulement pour plus de liberté sexuelle. Le deuxième malaise dans la culture, est alors que ce désir sexuel n'est pas seulement l'affaire du partenaire, mais comme déjà dit chez Freud, et comme Lacan le relève, il s'agit d'un objet de désir toujours hors d'atteinte, comme en dehors du cadre comme habituellement posé par le mariage. Pour la femme, l'homme est insuffisant, pour l'homme, il désire toujours ailleurs.

C'est que l'objet du désir n'est jamais saisissable tel quel. Pour que cet objet fonctionne il est nécessaire que le sujet, ce qui est caractéristique d'un sujet, ne soit pas satisfait. Vous dites que Freud nous a fait croire que nous pouvions être satisfait et que Lacan constate « *qu'il n'y a pas de rapport sexuel* », que notre insatisfaction fait partie « *du symptôme comme central de la vie sexuelle* ».

Donc la nouvelle économie psychique de l'homme, pour résumer, c'est qu'il veut jouir non-stop, c'est qu'il veut sans cesse être

dans le plaisir. C'est une nouvelle façon de rester hors de toute frustration. L'enjeu habituel d'une société, c'est que l'inscription de l'individu dans la société passe par ce que l'on pourrait appeler : d'UN commun accord. UN accord sur des devoirs et des moyens des plaisirs. Vous distinguez la structure de la société et les moyens par la culture. Vous donnez plusieurs références sur les changements d'attitudes culturelles, comme sur la lecture. On ne lit plus des grands textes, par exemple. C'est-à-dire que c'est la référence à une altérité qui est en difficulté.

La façon dont le nouvel homme s'accorde à sa société l'emmène plutôt à des formes d'addictions (dépendance compulsive) qui empêchent ladite capacité, vous le dites bien, de pouvoir constater, réfléchir et choisir.

